



I

L'histoire de Télé Millevaches

Un plateau / Mille plateaux

Le plateau de Millevaches. Il faut le reconnaître, le nom sonne magnifiquement. Il frappe les esprits, se retient facilement, marie allègrement nostalgie campagnarde et rêve de grands espaces naturels, le tout mâtiné d'une légère pointe d'humour. Le plateau de Millevaches. Quelle agence de com' aurait pu trouver mieux à l'heure où les territoires ruraux, rurbains ou périurbains se cherchent des identités pour nommer leurs réincarnations intercommunales sous forme de « pays », de districts ou de communautés de communes ? Quel publicitaire aurait osé un si beau toponyme qui joue à cache-cache avec les mots ? Si la géographie ne l'avait imposé, on se serait offusqué : « ça fait plouc », « trop rural », « ça sent le crottin »... Mais personne n'est dupe – et on rit sous cape lorsqu'on entend le journaliste parisien parler doctement du plateau des mille vaches – car tout le monde sait ici que le nom n'a rien à voir avec les rutilants bovins qui colorent le Plateau de leurs jolies robes rousses. L'étymologie balance entre une belle formule : plateau des mille sources, qui dit toutes les rivières qui y naissent en reprenant le vieux mot celtique de « batz » déformé en « vache » ; ou un constat austère : plateau de la montagne vide, triste conjonction d'un phonème gaulois et d'un adjectif latin qui disent le relief (« melo » : montagne, d'où vient le « mille ») et la faible population (« vacua » : vacuité, vide, d'où vient le « vache »).

Mais foin des étymologies : l'une comme l'autre disent assez ce qu'est le pays pour être toutes deux crédibles. Et si les experts penchent pour la seconde, les habitants du lieu affichent leur préférence pour la première que les plus optimistes font rimer avec mille ressources.



— Limites du Plateau de Millevaches

Pour ceux qui n'ont pas le bonheur d'y vivre, le Plateau est rarement un inconnu. Lâchez le mot dans un cercle extra-régional et vous constaterez toutes les références qui, aussitôt, s'égrènent.

Pour les plus anciens, réminiscence de la communale, le Plateau émerge des vieilles leçons de géographie physique comme le bloc occidental du Massif Central. Une montagne qui, péniblement, cale si près des 1000 mètres, puisqu'à son sommet, le Mont Bessou, il en manque encore quinze pour boucler le kilomètre ! Les plus férus récitent la litanie des rivières qui partent de ce château d'eau : Vézère, Corrèze, Diège et Luzège qui filent dans le bassin de la Garonne, Creuse, Vienne, Maulde et Thaurion qui vont, se rejoignant, irriguer la Loire.

Pour les hommes en âge d'en avoir, le plateau de Millevaches rappelle des souvenirs de régiment dus à quelque cantonnement dans le camp militaire de La Courtine.

Les accros du vélo, eux, le situent grâce aux épreuves contre la montre que le Tour de France organisa à quatre reprises autour du lac de Vassivière – et ils savent tous que Raymond Poulidor, qui n'habite pas loin, entraîna ses mollets sur ses routes.

L'Histoire (avec un grand H) retient que c'est là que le premier maquisard de France, Georges Guingouin, organisa une résistance exemplaire, victorieuse des Allemands à la bataille du Mont Gargan en 1944 et libératrice de Limoges sans effusion de sang quelques semaines plus tard. La figure (disparue en 2005) a été glorifiée par la peinture magistrale ou la verve poétique de ses amis Paul Rebeyrolle et Armand Gatti – et avec lui l'esprit de résistance et de révolte qui sont marques du lieu :

Immense plaque granitique
le Plateau aux Mille Sources
(parfois travesties en vaches)
invente un paradis perdu
et reconquis ¹.

Dans la même veine, historique et rebelle, les connaisseurs savent que c'est dans un obscur bourg du Plateau, Gentioux, en Creuse, que s'élève le fameux et rare monument aux morts de la guerre de 14-18 qui proclame crânement que « Maudite soit la guerre ! »

Les amoureux de littérature ont aussi leurs repères et relient au nom de cette haute terre les proses puissantes et stylées de quelques écrivains qui, à défaut de caracoler bêtement sur les courbes des meilleures ventes, marquent de leur empreinte si particulière la littérature contemporaine : Pierre Bergounioux

1. Armand Gatti, *Les Cinq Noms de résistance de Georges Guingouin*, Éditions Le Bruit des autres, Limoges, 2006.

(« Millevaches est le théâtre à demi réel, à demi halluciné, où s'atarde le grand passé². ») ou Richard Millet (« Nous sommes des hommes d'un haut plateau, c'est-à-dire d'un territoire pas tout à fait comme les autres, l'esprit de ces hauteurs étant aussi celui de l'Anatolie, du Tibet, de la haute Syrie, de l'Écosse, de l'Auvergne, celui de gens singuliers³. »). En la matière comme en d'autres (porcelaine fine et émaux limougeaux ou, aux portes du Plateau, tapisseries d'Aubusson et de Felletin), le Limousin ne s'est jamais refusé le haut de gamme.

Ceux que la politique passionne se souviennent que le député corrézien du Plateau fut longtemps un certain Jacques Chirac au point que ses détracteurs nommèrent le plateau « Chiraquie ». Ce n'était pas la première fois que la « Montagne limousine » était rebaptisée. Pendant la Seconde guerre mondiale, les Allemands l'avait surnommée « la petite Russie » à cause de la puissance des maquis du colonel Guingouin. Et c'est sur le plateau que persistèrent quelques-uns des plus solides bastions rouges du communisme rural, curieux avatars géopolitiques qui mobilisèrent l'attention de sociologues, d'ethnologues et d'historiens jusque dans de lointaines universités américaines.

Les amateurs d'art ne manquent pas de passer régulièrement sur ses terres et connaissent forcément ses deux centres nationaux d'art contemporain (dont l'un, au milieu d'une île, est signé par l'un des plus prestigieux architectes italiens, Aldo Rossi), ses résidences d'artistes et ses lieux d'exposition.

Les botanistes savent l'endroit pour être l'un des rares à voir prospérer dans les tourbières une curieuse petite plante carnivore : la drosera.

2. Pierre Bergounioux, *Un peu de bleu dans le paysage*, Éditions Verdier, Lagrasse, 2002, p. 73.

3. Richard Millet, Préface à *Un printemps sur Millevaches* de Georges Chatain et Patrick Fabre. Éditions Culture et Patrimoine en Limousin, Limoges, 2004.

Les pêcheurs vous diront l'endroit réputé pour ses ruisseaux et ses gobages ; ce n'est rien de moins que le paradis de la pêche à la mouche.

Les zoologues, pour leur part, indiqueront que le plateau de Millevaches est le royaume de la loutre – ce qui a conduit l'animal à orner le blason du parc naturel régional qui s'y constitua en 2004.

Tous les forestiers le connaissent comme la région de France qu'on a le plus reboisée au xx^e siècle. Et localement, personne n'ignore à qui l'on doit cette radicale transformation du paysage : un forestier, archéologue et député du Front populaire du nom de Marius Vazeilles. Un sacré personnage qui ne manque ni de trempe ni de caractère, comme le Plateau en a vu naître ou passer plus d'un. Martin Nadaud par exemple, né sur ses pentes creusoises, maçon de son état, avant de devenir l'éminent républicain, auteur de la célèbre formule : « Quand le bâtiment va, tout va. » Opposant et exilé sous Napoléon III, il incarna l'émancipation républicaine et demeure une figure identitaire majeure pour les Creusois.

Ou Marcelle Delpastre, paysanne corrézienne à qui l'on doit une œuvre poétique et contée considérable, écrivant en français et en langue d'oc (la langue du pays) qu'un connaisseur goûte comme l'un des « sommets de la lyrique occitane ». Et combien d'autres, moins connus, plus discrets, habitants de cette terre attachante, à la si forte personnalité, qu'est le plateau de Millevaches ?

Le voyageur qui le traverse, ayant délaissé les grands axes autoroutiers ou nationaux, ne peut deviner avec ses seuls yeux toute sa richesse. Ce qu'il voit, au contraire, risque de l'enfermer dans la vision réductrice d'un rural déserté et quelque peu hostile. Au mieux, s'il a voyagé, il dira reconnaître là des morceaux de Canada, ou, si le temps est au gris et à la pluie, d'Irlande ou d'Écosse.

Les villages présentent les façades austères de leurs maisons de granit gris. Il faut y demeurer plus longtemps pour percevoir aux différentes heures de la journée les nuances allant du rose au jaune que la pierre locale peut proposer, et en avoir une fine connaissance pour reconnaître si ces blocs taillés avec patience et régularité ont

été extraits à Pérols-sur-Vézère ou dans les carrières du Compeix ou de Soubrebost. Beaucoup de ces maisons ont les volets clos. En hiver à peine une cheminée sur deux signale lesquelles sont habitées. Ces bâtisses souvent imposantes ont alors des allures de pierres tombales, faites de la même pierre, par les mêmes mains et pour les mêmes hommes.

Tout autour de ces bourgs blottis sur le replat d'un relief ou agglomérés le long de la route qui les traverse, c'est le règne de la forêt. On trouve bien en fond de vallées des prairies irriguées par de minuscules rigoles. Le paysage est régulièrement troué de grandes étendues d'eau (les lacs créés par EDF dans les années cinquante) et, depuis la tempête de 1999, d'échappées panoramiques qui portent les regards au loin. Néanmoins les bataillons serrés de conifères dominant le paysage sur les croupes des sommets, le long des pentes et au bord des routes. Le blanc des bouleaux et le gris des hêtres viennent marginalement interrompre les perpétuelles variations vertes que composent les pins sylvestres, les épicéas et les douglas qui font l'essentiel de la couverture forestière du Plateau. Notre voyageur aura confirmation de l'importance de cette ressource (la moitié du territoire lui est ici consacrée) en devant souvent ralentir ou se ranger pour croiser sur des routes étroites et sinueuses des grumiers surchargés qui transportent les billons calibrés issus de l'exploitation forestière. Ce qu'il ne devine guère, c'est que cette histoire est nouvelle dans ce pays qui, au début du xx^e siècle ne comptait qu'à peine 5 % de surface boisée. Les vieux qui sont nés et qui ont grandi sur le Plateau découvrent désormais lorsqu'ils sortent chaque matin sur leur seuil un paysage totalement transformé, métamorphosé. Ils étaient nés dans un pays de landes et de tourbières aux horizons étendus et dénudés où seuls quelques étangs, les fontaines et les sources (pléthoriques) marquaient la présence de l'eau. Ils vont mourir dans un pays de forêts et de lacs aux horizons barrés de frondaisons où les pistes forestières qui traversent les plantations ont remplacé les antiques parcours empruntés du temps de leur jeunesse par les troupeaux de moutons que leurs grands-mères, ou qu'eux-mêmes marmots, conduisaient des journées entières.

Ils étaient nés aussi dans un pays bien plus peuplé, bien plus animé. C'est qu'à l'époque ils étaient trois à quatre fois plus nombreux. Sur les cartes postales anciennes on voit tout ce monde qui pose devant des maisons aujourd'hui vacantes, devant des débits de boisson aujourd'hui fermés ou devant des échoppes (chapelier, maréchal-ferrant, mercerie...) aujourd'hui incongrues. C'est qu'entre-temps l'évolution du monde a drainé vers les villes la plus grande partie des habitants du cru – ceux du moins qui n'ont pas été sacrifiés dans la boue des tranchées du côté de Verdun ou de Sainte-Menéould... Quelque part dans le courant du xx^e siècle une civilisation millénaire a disparu sur ces hauteurs. Une autre, embryonnaire et incertaine, perce. A déjà percé.

Le Plateau est un et multiple. Contradictoire même. Il y a un plateau de Millevaches et il y en a mille. Mille plateaux. Et pour celui qui n'en a jamais entendu parler, le nom a les évidences trompeuses de ces expressions qui vont tellement de soi qu'on est sûr de les avoir déjà entendues et, du coup, de les connaître un peu. Même dans le monde de l'audiovisuel on a sur ce territoire un repère dont on se souvient et qui, à son échelle, est devenu une petite référence dans son secteur. C'est là vous dira-t-on qu'est née il y a une vingtaine d'années l'une des toutes premières télévisions de proximité françaises. Et comme il se devait, son nom n'est autre que : Télé Millevaches.

Profils

Nous sommes au début de l'année 1986. La belle saison est déjà loin qui, malgré les froids vifs, s'est éternisée jusqu'aux premières semaines de l'automne. L'hiver est maintenant bien installé, même s'il est moins rigoureux que celui, mémorable, de l'année précédente. Rendez-vous compte, des pointes à – 30 °, on ne reverra pas ça de sitôt !

Patrice a 32 ans. Il habite La Villedieu, l'une des plus petites communes du Plateau (50 habitants), depuis 1977. Il a grandi à Lille. Après des études agricoles à la Bergerie nationale de Rambouillet et son diplôme de berger en poche, il cherche du travail. Par l'intermédiaire d'un oncle installé en Creuse, il trouve son premier emploi dans le nord du département comme vacher dans une très grosse exploitation où il passera un an. Par des amis communs, il fait connaissance avec les premiers néo-ruraux qui se sont installés sur le Plateau après 1968 et en particulier avec un couple de Faux-la-Montagne. Il trouve facilement une maison dans le coin (« À l'époque, dit-il, il y avait de la place ! ») et crée sa petite entreprise de tonte qui le conduit de mars à octobre avec ses ciseaux et ses forces dans tous les troupeaux de moutons du Plateau, de la région et même au-delà – il va tondre jusqu'en Suisse. Dans sa maison de La Villedieu transformée en lieu de vie, il reçoit avec sa compagne des adolescents placés par la DDASS. Cette année-là, naît son premier enfant.

Jean a 32 ans lui aussi. Il est né à Peyrelevade, la commune corrézienne la plus septentrionale du Plateau, à la limite de la Creuse. Toute sa famille est de là. Il y a grandi puis, comme tous les enfants de la commune, il est devenu pensionnaire pour le collège puis le lycée, à Meymac puis Egletons. Il quitte la Corrèze après le bac pour faire un BTS mécanique en région parisienne et travaillera ensuite dans ce métier pendant dix ans, d'abord chez Peugeot près d'Orléans, puis chez Renault à Limoges. C'est l'époque où il rencontre Patricia, sa future femme qui s'occupe alors de gérer les équipements touristiques de Peyrelevade. Celle-ci ira ensuite travailler à Meymac au syndicat d'initiative et c'est Jean qui reprend alors, en 1985, la gestion touristique communale (un centre de vacances, des gîtes, un village vacances...). Après douze ans d'absence, le revoilà de retour au pays.

Françoise et Christian ont 35 et 39 ans. Trente ans avant que ce ne soit devenu à la mode, ce sont des citadins qui se sont installés à la

campagne... Lui est Parisien et a grandi dans le Belleville d'autrefois, elle est née dans l'Allier et est « montée » à Paris poursuivre ses études, puis ils travaillent dans la capitale, elle dans une banque, lui dans un cabinet d'architecte. Ils ont des amis qui se sont installés sur le Plateau, à Féniers, et chez lesquels ils viennent de temps en temps en vacances. En 1976 Christian se retrouve au chômage et leurs amis creusois lui disent que le centre d'enfants handicapés de Peyrelevade recherche du personnel. La région les a séduits, l'occasion de cet emploi fait le reste : ils quittent Paris et s'installent à Peyrelevade. Dix ans plus tard, Christian est éducateur au centre d'enfants et Françoise, après la naissance de leur fils et de leurs deux filles, a l'idée de créer son activité en tant qu'écrivain public, proposant à qui veut, ses services de secrétariat et de rédaction.

Sergine a 31 ans. Elle habite elle aussi Peyrelevade. Elle est née en Lorraine et a atterri en Limousin à l'âge de 12 ans par le hasard d'une mutation professionnelle de son père, enseignant nommé à l'école des travaux publics d'Egletons, au sud du Plateau. À 17 ans elle s'installe à Peyrelevade et y reprendra en 1979 avec son mari un cabinet d'assurances. Elle y fait la connaissance du maire de la commune qu'elle soutient dans ses campagnes électorales et s'investit par ailleurs dans la vie associative locale.

Catherine a 23 ans, Anne 24, Michel, Olivier et Philippe 25, Marc 26. Ces six jeunes gens viennent de s'installer à Faux-la-Montagne et habitent ensemble dans l'ancien presbytère du village. Anne est infirmière, quant aux autres ils suivent des formations à droite ou à gauche autour du bois. Ils ont, paraît-il, le projet de créer une scierie sur le Plateau. C'est pour cela du reste qu'ils s'y sont installés, venant de région parisienne où la plupart d'entre eux étaient jusqu'alors étudiants.

Bernard Coutaud a 36 ans. Issu d'une vieille famille peyrelevadoise, il en a hérité la fibre politique. Son grand-père paternel, Ernest, a été maire socialiste de Peyrelevade après la seconde guerre mondiale et

l'est resté jusqu'à sa mort où sa secrétaire de mairie – qui était aussi la grand-mère maternelle de Bernard – lui a succédé. Bernard est alors étudiant à HEC à Paris, militant au Parti socialiste et il brigue à 21 ans le poste de conseiller général du canton. Il est élu une semaine après son anniversaire – qui correspondait alors à l'âge de la majorité – et devient ainsi en 1971 le plus jeune conseiller général de France. L'année suivante, à 22 ans, il devient maire de Peyrelevalade et sera à plusieurs reprises le candidat (héroïque !) que le PS opposera sur ces terres de Haute-Corrèze au député Chirac. À la fin des années soixante-dix il s'installe en permanence à Peyrelevalade avec sa femme Annie et leur premier fils, Pierre, né en 1978. Il y monte une entreprise de matériel médical et s'active avec un incroyable dynamisme entre sa société et sa commune. Avec deux maires voisins, ceux de Faux-la-Montagne et de Gentioux, il lance aussi une charte intercommunale et lie ainsi, par-delà la frontière départementale (une autre prouesse !), le destin de sa commune à celui de ses deux homologues creusoises.

Henri a 60 ans. Il est originaire d'une famille d'agriculteurs de Feytiat, près de Limoges, mais a choisi à 20 ans le séminaire plutôt que la ferme familiale. Il en sort en 1953, ayant rejoint la Mission de France qui regroupe des prêtres qui font le choix de vivre leur vocation tout en travaillant dans le monde à l'instar des « prêtres ouvriers ». Un choix qui ne va pas de soi dans l'Église de l'époque : le Vatican interdira les prêtres ouvriers en 1954. À ce moment, Henri est ouvrier agricole depuis un an et le restera durant 18 ans en travaillant dans des fermes du Monteil-au-Vicomte, au nord du Plateau, tout en étant le curé du village. De 1972 à 1978 il est nommé dans l'Allier où, l'agriculture étant plus développée, il n'y a pas de travail pour un ouvrier agricole. Il apprend donc l'électricité et se fait embaucher comme ouvrier électricien. C'est ce métier qu'il continuera d'exercer lorsqu'en 1978 il est de retour sur le Plateau à Bugeat, en Corrèze cette fois. Il fait équipe avec d'autres prêtres de la Mission de France tous aussi engagés que lui dans le désir d'être travailleurs et prêtres. Parmi eux se trouve Charles Rousseau qui

réside au presbytère de Peyrelevalade. Par son biais, il apprend que l'électricien de Gentioux va cesser son activité et qu'il n'a pas de repreneur. Henri quitte alors Bugeat, emménage à Gentioux et s'installe comme artisan électricien au début de 1985. Le curé électricien poursuit ainsi sa mission, s'occupant de ses clients le jour et de ses ouailles le reste du temps – mais pour lui la distinction est vaine, il est au service de ses semblables où qu'il soit et quel qu'il soit, témoignant de sa foi par ses multiples formes d'engagement.

Charles Rousseau est lui aussi prêtre de la Mission de France. Il a 63 ans. Tourangeau d'origine, il acquiert une solide formation en philosophie et théologie qui le conduira dans les années soixante à assurer des fonctions importantes à la tête de la Mission de France où il continue de se former, entre autres, en sociologie et en statistique. En 1972, il décide de rejoindre le terrain et va faire équipe à Aubusson, en Creuse, avec deux autres prêtres de la même « maison ». Il est en contact régulier avec les équipes sœurs de Bugeat, Peyrat-le-Château et Limoges, et découvre peu à peu le Limousin, qu'il ne connaissait pas. En 1983, il monte sur le plateau, s'installe à Peyrelevalade et se partage le travail paroissial avec Henri.

Un curé agitateur

Charles Rousseau, comme Henri, ne sont pas des curés comme les autres. Le Plateau a touché là des énergumènes qui, au sein même de leur église, font figure de marginaux et qui ne correspondent pas à l'image passée et vaguement décolorée que bigotes ou Parisiens en vacances attendent du curé de campagne. À peine installé à Peyrelevalade, Charles prend ses distances et refuse par exemple de procéder à la traditionnelle « bénédiction des chiens » de la Saint-Hubert à la Chapelle du Rat. « D'accord pour la messe, mais pas pour jouer du goupillon avec les chiens ! », proclame-t-il catégorique aux originaires du pays, un peu déçus de ne plus y retrouver, lors de leurs retours estivaux, le charme désuet de cette geste folklo-

rique. Leurs plaintes arriveront jusqu'à l'oreille complaisante d'une ethnologue qui communiera dans la réprobation ⁴ : « Les prêtres de la Mission de France veulent confier à la politique le rôle d'entraîneur de la société rurale. [...] Ils répudient tout appareil et bannissent le faste. Ils ont même supprimé les aubes. [...] Ils sont plus tentés de travailler de leurs mains que de secourir les agonisants. [...] Ils se sont efforcés de vider la religion de la dimension du sacré et des esprits. » et elle ne cache pas son aigreur en parlant d'« un clergé qui ne comprend pas ses ouailles » ou de « l'attitude restrictive des "animateurs liturgiques" » qui fait maugréer quelques paroissiens : « Monsieur le Curé, vous êtes moins croyant que nous ! »

C'est que le Plateau a changé et qu'il n'est plus le reliquaire statique d'une ruralité de toujours que le citadin ou l'ethnologue épisodiquement de retour au pays aimeraient retrouver chloroformée entre souvenirs d'enfance et schémas anthropologiques. Le Plateau a changé, et surtout il doit continuer à changer, c'est-à-dire, dans l'esprit volontariste du « curé de Peyrelevade », chercher ses nouvelles vocations dans un monde mouvementé qui le cantonnera dans un rôle ou des fonctions non choisis s'il ne prend pas lui-même en main son devenir. C'est là sa profession de foi dans le territoire, une profession de foi qu'il partage avec de jeunes élus issus ou proches de la mouvance néo-rurale comme Bernard Coutaud, François Chatoux ou Pierre Desrozier.

François Chatoux a 37 ans. Il est maire de Faux-la-Montagne depuis 1977, année de la naissance de son premier fils. Après des études

4. Anne Stamm, *L'Échange et l'Honneur, une société rurale en Haute-Corrèze*, Société d'ethnologie du Limousin et de la Marche, Limoges, 1983. Les citations se trouvent pages 52, 126, 138, 288, 127, 115 et 254. Pour comprendre vraiment le Plateau actuel il faut délaissier cette littérature empreinte de préjugés qu'Anne Stamm, aux dires d'un spécialiste de l'histoire africaine, a également pratiquée sur ses autres terrains de recherche. Mieux vaut se référer aux excellents ouvrages de Marie-France Houdart, *Pays et Paysans limousins* et *Comprendre le pays limousin*, Éditions Maïade (La Nouaille, 19 160 Lamazière-Basse).

d'agronomie, un passage professionnel à la Société de mise en valeur du Massif Central et quelques frasques héroïques dans la mouvance maoïste du début des années soixante-dix, il est venu s'installer dans le village familial où il devient agriculteur en 1978 en créant un élevage ovin. Il développe vite une politique municipale dynamique et innovante qui stoppera radicalement le déclin de sa commune.

Pierre Desrozier a 34 ans en 1983 lorsqu'il est élu maire de Gentioux. Les conseillers municipaux sortants étaient allés le chercher pour lui proposer le poste, en espérant que ce jeune professeur de mathématiques originaire de Dordogne puisse faire montre d'un dynamisme semblable à celui de leur voisin de Faux-la-Montagne. Ils se souvenaient que cet actif militant occitaniste s'était présenté aux législatives de 1978 sous la bannière de *Volem viure al pais*. Un jeune qui veut faire de la politique ? Voilà l'homme qu'il faut à la vieille équipe municipale pour succéder au bon Monsieur Marliac, trop âgé et trop fatigué pour se lancer dans un nouveau mandat.

Les trois jeunes maires se connaissent, s'apprécient. Deux d'entre eux adhèrent à un Parti socialiste qui, à l'époque, pouvait encore faire rêver (le troisième les suivra quelques années plus tard) et décident de s'unir au sein d'une intercommunalité qui leur paraît la seule issue pour le développement de leurs communes respectives. Un sociologue de la même génération précise : « Sur le Plateau, au centre du Limousin, à Faux-la-Montagne, Peyrelevade et Gentioux, François Chatoux, Bernard Coutaud et Pierre Desrozier mettent en œuvre certaines des idées formulées pendant les années soixante-dix. Celles-ci avaient constitué la figure utopique de la recherche d'alternatives à la crise des outils de régulation macro-économique et macro-sociale. À l'épreuve du réel, il s'avère qu'une partie des solutions à cette crise passe par des voies locales ⁵ ».

5. Pierre Maclouf dans Pierre Maclouf et Xavier Lambours, *Figures du Limousin*, Éditions Herscher/Lucien Souny, Limoges, 1986, p. 96.

C'est aussi ce que pense et veut faire Charles Rousseau. Au sein de son église, il explique, répète, démontre, proclame que les chrétiens ne peuvent plus vivre leur foi – ni les curés leur sacerdoce – comme ils l'ont vécu depuis bientôt 2 000 ans. Aux catholiques du Plateau, éparpillés et disséminés, il propose de nouvelles formes d'engagement et, dans la logique des prêtres de la Mission de France, il insiste particulièrement sur l'ouverture au monde, aux gens et au pays dans lequel ils vivent. En aucun cas il ne s'imagine enfermé dans sa sacristie.

En 1974 il crée avec quelques autres membres de la communauté chrétienne l'association les Plateaux Limousins, acquiert une maison et une petite grange au Villard, sur la commune de Royère-de-Vassivière, et entreprend d'y créer un lieu de rencontre et d'échanges. La petite équipe y construit des gîtes, y organise des débats et y lance la première des fêtes des Plateaux qui, huit années durant, deviendront chaque dernier week-end de septembre, le rendez-vous obligé de tout ceux qui se reconnaissent acteurs de la vie du pays.

Charles Rousseau n'a pas oublié ses leçons de sociologie et de statistique. Il les ressort à l'occasion de la fête des Plateaux qui se décline chaque année sur un thème différent : l'agriculture, la forêt, les énergies, la vie associative, etc. Pendant l'hiver le curé explore bibliothèques, revues, archives et administrations pour dresser le panorama argumenté et illustré du thème de l'année. Il transforme le tout en exposition qui sert ensuite de support aux débats organisés dans le cadre festif du rendez-vous de septembre. Entre flonflons et grillades, musique et jeux pour enfants, dans une ambiance hybride de kermesse et d'université d'été, on débat de ce qu'est et de ce que sera le plateau de Millevaches.

C'est Charles Rousseau qui lancera le premier le slogan « Mille sources, mille ressources ». C'est lui qui montrera, chiffres à l'appui, le dynamisme associatif du territoire. C'est lui qui pointera le risque de réduire le Plateau au seul rôle de fournisseur de matières premières lorsqu'il centre la fête de 1983 sur les entreprises de transformation. C'est lui encore qui sent venir l'ère des nouvelles technolo-

gies de l'information lorsqu'il organise sur le thème de la communication la fête de 1986 (l'année même de la création de Télé Millevaches).

Étudiant l'implantation au XIX^e siècle des lignes de chemin de fer en Limousin, il a été frappé des réactions contradictoires des communes et s'est aperçu que la région aurait alors bien pu passer à côté de cette innovation technologique majeure. Il voit pointer un risque similaire avec ces nouveaux outils en « -ique » dont on dit qu'ils seront à la révolution informatique du XX^e siècle finissant, ce que les trains furent à la révolution industrielle. Il veut attirer l'attention de ses concitoyens sur ce nouvel enjeu et, du ton légèrement prophétique qu'il lui prenait parfois d'affecter, il n'hésite pas à appeler à la mobilisation populaire :

« Des fêtes comme ça, apparemment, ce sont des fêtes pour rien. Ce sont des fêtes gratuites en quelque sorte, puisqu'elles ne sont pas payantes et qu'on ne peut pas dire que ce sont des fêtes rentables ! Alors on peut nous dire : c'est de l'argent fichu par les fenêtres ! À quoi bon ? Eh bien nous, ce n'est pas du tout comme ça que nous voyons les choses.

Qu'une information sur les atouts de l'avenir se passe dans un contexte comme celui-ci, où l'on n'est pas chacun chez soi mais où on est ensemble dans une fête qui est quand même une fête d'espérance, nous paraît être un facteur tout à fait important pour un processus de développement.

Ce n'est pas le tout d'avoir des programmes, ce n'est pas le tout d'avoir des gens qui font des projets, il faut qu'il y ait un peuple qui se lève, il faut qu'il y ait une conscience commune qui se fasse – et de ce point de vue, la fête des Plateaux, elle a contribué à cela »⁶.

Charles Rousseau a alors 63 ans. Se sait-il déjà atteint du cancer qui l'emportera deux ans plus tard ? Sent-il s'effriter le dynamisme de

6. Interview de Charles Rousseau après la fête de 1986, *Journal* n° 6, octobre 1986, Télé Millevaches.

son association après douze ans d'actifs défrichements ? Ou pense-t-il toucher aux limites d'une fête dont l'envergure commence à dépasser les forces du noyau actif des Plateaux Limousins ? Il cherche à passer le flambeau à des bras plus solides, et l'initiative perdurera en effet quelques années sous la houlette du Bureau d'accueil de la Montagne limousine (une structure rassemblant des élus qui sera à l'origine de la relance du projet de parc naturel régional dans les années suivantes).

Mais Charles Rousseau pense aussi qu'un rendez-vous annuel reste insuffisant pour qu'un territoire s'interroge sur les enjeux de son avenir. Il voudrait créer un outil plus performant, qui intervienne de façon régulière et plus fréquente dans le débat public, un outil qui soit accessible au plus grand nombre, qui puisse demeurer facteur de vulgarisation, de débat et de prise de parole. Bref, inventer une « fête des Plateaux » qui s'étale sur toute l'année en touchant une population plus large et qui, sous d'autres formes, poursuive l'agitation citoyenne et territoriale qu'il anime depuis huit ans avec ses fêtes.

Une soirée chez Monsieur le maire

Il a entendu parler de ces toutes premières équipes qui, en différents endroits de France, ont commencé à utiliser les nouveaux outils de communication sur leurs territoires. Il a quelque lien avec Paul Houée (un autre curé agitateur) qui dans le pays de Mené, en Bretagne, développe des projets faisant appel à l'informatique ou à la télématique. Il a repéré quelques expériences pionnières du côté de la Franche-Comté (Télé Saugeais) ou des Alpes (avec l'association d'animation du Beaufortain) qui se sont saisies de la vidéo comme support de communication locale. Il y perçoit la conjonction d'une démarche politique, d'une appropriation citoyenne de moyens techniques et d'une approche résolument moderniste des évolutions du monde rural. Il sait que ce dernier n'est plus ce qu'il était il y a seulement vingt ans et qu'il ne sera plus, dans vingt ans,

ce qu'il est encore aujourd'hui. Il veut poursuivre le pari, pris en 1974 avec la création des Plateaux Limousins, que ces évolutions peuvent être maîtrisées, choisies et décidées par les populations qu'elles concernent. C'est dans ce contexte que l'idée de réaliser sur le Plateau un « journal vidéo » lui vient à l'esprit.

Il en parle d'abord à son ami et « collègue » Henri, le curé électricien de Gentioux. Ce dernier, amateur de photographie, disposait depuis longtemps d'une caméra super 8 et vient même de s'équiper d'une caméra vidéo. En 1986, ils ne sont pas très nombreux ceux qui possèdent un tel outillage !

Il en touche deux mots au maire de Peyrelevade, assez ouvert pour ne pas s'étonner de l'idée un peu folle que vient de lui confier son curé. Ils ont déjà appris à se connaître et Bernard Coutaud lui a même demandé de travailler avec lui et ses collègues maires de Gentioux et de Faux lorsqu'ils commençaient à réfléchir à leur charte intercommunale. Charles leur expose à tous les trois son projet de créer un média sur le Plateau.

Bernard propose immédiatement d'organiser une petite réunion chez lui avec les personnes que Charles pourrait intéresser et en parle lui-même à Jean, le responsable tourisme de la commune, au directeur de la maison de retraite, à son amie Sergine l'assureuse qui le dit elle-même à ses amis Françoise et Christian. Charles présente son projet aux jeunes de Faux-la-Montagne rencontrés lors d'une fête des Plateaux, qui sont emballés, en parlent eux-mêmes à leur copain Patrice le berger. Et le 18 février 1986 tout ce petit monde se retrouve dans le village du Rat, dans le salon de Bernard et Annie Coutaud, à échafauder le projet de créer une « télévision » sur son territoire.

S'il fallait choisir une date précise et officielle, c'est de ce jour qu'on pourrait dater la naissance de ce qui allait devenir Télé Millevaches.

Dans l'aréopage réuni ce soir là, tout le monde ne se connaît pas et ce sont bien Charles Rousseau et Bernard Coutaud qui fédèrent cette quinzaine d'individus qui, ironie du paradoxe, ne fréquente guère les églises. Ceux de Peyrelevade ne connaissent pas ceux de

Faux-la-Montagne, pourtant séparés seulement d'une douzaine de kilomètres. Il est vrai qu'il y a entre les deux communes la frontière départementale qui sépare la Corrèze de la Creuse et que la route qui les relie n'est goudronnée que depuis une quarantaine d'années... En fait, et plus sérieusement, cette (relative) méconnaissance reflète la réalité géographique d'un plateau de Millevaches plus centrifuge que centripète. Sans capitale ni bourg central réellement attractif, le Plateau est happé dans toutes les directions. À Faux-la-Montagne on est naturellement attiré vers la Haute-Vienne, Eymoutiers d'abord, Limoges ensuite. À Peyrelevade on regarde plutôt du côté d'Ussel, voire de Tulle, plus au sud. Lorsqu'on habite Gentioux c'est déjà vers le nord, Aubusson puis Guéret, que la force d'attraction s'exerce. Mais dans tous les cas, quel que soit l'endroit où l'on habite, on est toujours à une heure de route de la préfecture, et lorsque Charles ouvre la réunion en parlant de communication, le maire de Peyrelevade a tout de suite le réflexe de parler de l'état déplorable du réseau routier...

Ce ne sont pourtant pas aux routes que pense Charles Rousseau. Plus que les virages à répétition ou les accotements non stabilisés de nos départementales, il est persuadé que les obstacles au développement du Plateau, les freins au dynamisme et à l'innovation sont dans les têtes.

Un pays qui a vu partir les trois quarts de ses habitants en un siècle, qui a vu se fermer ses maisons et ses commerces, qui s'est persuadé que, pour qu'ils réussissent, ses enfants devaient le quitter, est-il mentalement capable de se reprendre en main ? Charles Rousseau est persuadé que réside bien là la plus grande des difficultés. Cet héritage de l'histoire qui pèse sur les consciences et façonne les mentalités, non seulement fige les volontés et gèle les dynamismes, mais il empêche de voir les signes de renaissance ou de renouveau, il oblitère les atouts objectifs que recèle le Plateau, en un mot, il interdit de penser l'avenir.

« Nous nous sommes dit, raconte Charles Rousseau en parlant des fêtes qu'il avait animées jusque-là et en pensant à Télé Millevaches qui venait alors de naître, nous nous sommes dit que sur les réalités

du pays qui comportent un certain nombre d'atouts d'avenir, il y avait besoin de faire circuler de l'information. Notre objectif c'est essentiellement un objectif d'information. Créer une mentalité, un vouloir vivre, un projet d'avenir à partir de ces atouts⁷. »

Il faut être jeune et venir d'ailleurs, aimer déraisonnablement cette région si l'on y est né, ou, comme Charles, être un peu visionnaire, pour ne pas souscrire aux discours fatalistes sur la mort du pays ou ne pas se laisser aller au larmoiement compulsif sur le thème : « L'État nous a abandonnés. »

Dans le salon de Bernard Coutaud, si l'on excepte les deux doyens (Charles et Henri), la moyenne d'âge est de trente ans. Sur les quinze présents à cette réunion fondatrice seulement deux sont originaires du Plateau. Les autres ont choisi un jour de s'y arrêter. Étonnant et détonant mélange que cette assemblée avec ses deux curés sexagénaires, son jeune maire socialiste, ses néo-ruraux bien implantés ou tout fraîchement débarqués et quelques rares mais bien enracinés fils du pays. Les cœurs penchent nettement à gauche et ne mettent leurs vœux ni dans le panier de l'homme providentiel (sur ces terres corréziennes : le député Chirac), ni dans celui de l'attente incertaine des mannes toutes aussi providentielles de la Nation – les deux manières d'être fatalistes sur le Plateau. Charles Rousseau n'a pas besoin de rhétorique pour convaincre son auditoire. Tout le monde ici est partant et adhère à la vision positive d'un territoire où il fait bon vivre et où il fera encore meilleur vivre demain. Il ne s'agit pas d'être pessimiste ou optimiste (« le pessimiste est un lâche, l'optimiste un crétin », disait le philosophe allemand Heinrich Blücher) mais d'agir de concert avec ceux et celles qui se sont déjà mis en mouvement pour contribuer à faire du plateau de Millevaches un espace de vie, de sociabilité et d'initiatives qui permette à ses habitants, anciens et nouveaux, actuels et futurs, de s'y trouver bien.

Et de fait, le Plateau ne peut être défini par les seuls paramètres

7. Interview de Charles Rousseau, *Le Pays d'ici*, France Culture, 10 septembre 1986.

objectifs de la statistique démographique et économique, qui, il faut le reconnaître, ne sont alors pas très reluisants. Il s'incarne aussi dans les installations atypiques de jeunes agriculteurs qui diversifient leur activité, dans les micro-projets de quelques artisans ingénieux, dans l'attraction qu'il exerce depuis le début des années soixante-dix sur de jeunes citadins tentés par le « retour à la nature », dans les retours définitifs d'enfants de migrants (Bernard Coutaud et François Chatoux en sont des exemples), dans la croissance de nouvelles activités liées au tourisme, à la culture ou à la mise en valeur de l'environnement, dans des projets qu'on n'aurait jamais pu imaginer vingt ans plus tôt. Charles Rousseau et la petite bande qu'il vient de mobiliser autour de lui sont convaincus que ce n'est que le début d'un mouvement plus large qui ira en s'accroissant. Leur journal vidéo doit présenter tout cela que beaucoup ne voient pas, il doit faire découvrir à ceux des habitants du Plateau qui ne croient plus en son avenir que celui-ci s'écrit déjà tout à côté de chez eux, dans leurs villages et dans leurs bourgs. Il faut montrer cela, et comment le montrer mieux qu'en le mettant en images ?

Certains, quelques années plus tard, demandèrent pourquoi l'équipe n'avait pas préféré faire un journal ou une radio, supports plus accessibles techniquement et largement moins coûteux. C'est que l'image a un pouvoir exorbitant que n'a pas la parole et encore moins l'écrit. Faire Télé Millevaches et non « Radio Millevaches » ou la « Gazette du Millevaches », c'était utiliser le média le plus puissant, celui que tout le monde regarde, celui qui trône dans chaque foyer, celui dont l'impact est le plus fort, et se l'approprier pour lui faire porter un discours neuf, dévoiler par son détour une réalité de proximité que la médiation d'une caméra et d'un écran de télévision rendrait soudainement visible et patente. Comme le résumait l'une des membres de l'équipe à l'un des premiers micros qui s'intéressât à l'initiative : « Faire connaître aux gens ce qui se passe autour d'eux, parce qu'on s'aperçoit qu'ils ne le connaissent pas⁸. »

8. Interview d'Anne Germain, *Le Pays d'ici*, France Culture, 10 septembre 1986.

Il y avait aussi le plaisir de jouer les reporters dans son propre village, de découvrir un média inconnu de la plupart des pionniers de Télé Millevaches et d'imaginer un improbable projet : fabriquer de la télé 100 % made in local et cela avec une certaine dose de témérité. À part Henri qui vidéotait en amateur depuis qu'il avait sa caméra et Philippe qui, sans véritable expérience, était cependant suffisamment technicien pour ne pas s'emmêler les pinceaux entre Secam, Pal et autres Péritel, personne n'avait jamais tenu une caméra, et encore moins monté quoi que ce soit qui puisse ressembler à un reportage vidéo. Mais le défi était assez excitant pour juger ce genre de considérations comme tout à fait secondaire.

Lorsque vers minuit la réunion fut levée, le projet d'un journal vidéo mensuel était avalisé. La maison de retraite prêtait une caméra VHS avec son lourd magnétoscope portatif, l'école une télévision, et l'équipe disposait du magnétoscope d'Henri ou de celui du centre de vacances de Peyrelevade pour monter à la volée ses premières séquences. On se donnait un mois pour réaliser quelques reportages et, si le résultat n'était pas trop décevant, pour décider éventuellement de le présenter à la population.

Numéro zéro

24 mars 1986. Même lieu, mêmes personnages. En plus, au centre du salon : un poste de télévision relié à un magnétoscope et une précieuse cassette VHS sur laquelle on peut lire : « Numéro 0, avril 1986. »

La réunion commence par le visionnage de ce que chacun a bricolé depuis la dernière rencontre. Catherine est allée interviewer le responsable de l'association de ski de fond de Pigerolles. Anne présente à travers quelques-uns de ses membres l'association Vivre sur le Plateau qui vient juste d'avoir un an. Marc fait parler un agriculteur sur une scierie mobile qui a circulé de ferme en ferme. Michel est allé filmer le dépouillement des élections législatives à Faux-la-